

Richesse des lettres indiennes

Livres
du Sud rend
cette année
hommage
à la littérature
de l'Inde.
Du 6 au 8 avril,
trois débats animés
par Martine Silber
et Bruno Philip,
du « Monde »,
avec les auteurs invités
(au rang desquels
Amitav Ghosh,
président d'honneur),
interrogeront
la manière dont
les romanciers indiens
racontent
l'histoire
de leur pays,
adoptent une langue
plutôt qu'une autre,
et quelle image
Occidentaux
ou Indiens ont-ils
de l'Inde...

Naipaul, Anita Desai, Salman Rushdie, Vikram Seth, Amitav Ghosh, Shashi Tharoor... Le temps n'est pas loin où seuls s'imposaient en France les écrivains indiens séjournant dans un pays anglophone, parfois dans l'Hexagone, comme Raja Rao et Lokenath Bhattacharya, qui vient de nous quitter.

Seul après Rabindranath Tagore, R.K. Narayan, qui vit en permanence à Mysore, faisait exception. Le créateur de la petite ville imaginaire de Malgudi écrit certes en anglais - médium ambigu, passeport sans rival -, mais la raison de son succès lui est propre : en inventant un microcosme indien et son peuple, qu'il remettait chaque fois en scène, Narayan a fait œuvre d'instituteur ludique. De livre en livre, il nous a installés, consentants, au cœur de son monde, avec juste assez d'ironie pour nous garder en éveil.

REGAIN D'INTÉRÊT

Les quatre dernières années ont bouleversé cette situation. Habiter son pays d'origine ne condamne plus à la confidentialité l'auteur indien, pour peu qu'il écrive en anglais. Tout semble être arrivé subitement, en 1997, quand *Le Dieu des petits riens* (Gallimard), lancé au bon moment avec les bons moyens, a été acheté par un nombre impressionnant d'éditeurs étrangers, avant de se voir décerner le Booker Prize. L'Anglais d'Arundathi Roy, plus plastique que jamais d'avoir poussé des racines en Inde, a dû enchanter Desani le précurseur (*All About H. Hatter*, 1948), mort récemment. Écrit dans un style somptueux de créativité, il marque l'ascension, en Inde, d'une sensibilité individuelle arrachée au réseau des conformités aliénantes et meurtrières, enfin libérée de la peur de l'ostracisme. Arundathi Roy habite Delhi.

L'univers de Malgudi se teintait déjà de la nostalgie du passé quand Pankaj Mishra, un jeune auteur, donna des petites villes indiennes, dans *Butter Chicken in Ludhiana* (Penguin India), une vision actualisée et beaucoup moins joyeuse que celle de Narayan. Sa capacité rare à sonder le regard de l'étranger sur l'Inde a conduit nombre de critiques indiens à accuser son dernier roman *The Romantics* (à paraître chez Calmann-Lévy) d'avoir été écrit « pour l'Occident ». Mais cette critique resurgit chaque fois que le manuscrit d'un écri-

vain indien, mis sur le marché international, décroche des avances substantielles, toujours exorbitantes une fois converties en roupies.

L'Équilibre du monde (Albin Michel), de Rohinton Mistry, qui vit au Canada, avait déjà obtenu le Commonwealth Writers Prize en 1996 ; *L'Interprète des maladies*, de Jhumpa Lahiri (Mercure de France), qui habite aux États-Unis, remporta le Pulitzer 2000. Mais l'intérêt des éditeurs progresse irrésistiblement vers le grand triangle de l'Inde. Les éditions Philippe Picquier ont publié en quelques années une dizaine de titres indiens, sans compter *Les Cinq Livres de la sagesse*, une nouvelle traduction, ô combien heureuse, du plus que millénaire *Panchatantra* sanskrit dont s'est nourri La Fontaine ! En France, depuis 1997, plus de vingt-cinq sont parus ou en voie de publication, dont près de la moitié des auteurs habitent leur pays d'origine. On a cessé d'ignorer que l'activité littéraire y bat son plein et que ce grand chantier dynamique existait avant que les regards extérieurs ne se tournent vers lui. A Delhi, les auteurs travaillent sous l'œil attentif de découvreurs au désintéressement remarquable, qui accomplissent leur travail d'éditeur avec un soin scrupuleux. IndiaInk (Arundathi Roy, Allan Sealy) ne s'engage que sur de rares titres, mûrement choisis,

pour mieux les accompagner. Les éditrices de Kali for Women soutiennent de front combat féministe et cause littéraire, découvrent Manjula Padmanabhan (son dernier roman, *Getting there*, est publié par Picador) et Bulbul Sharma (*La Colère des aubergines*, éd. Philippe Picquier). Ravi Dayal publie Amitav Ghosh, Mukul Kesavan, Khushwant Singh, Rukun Advani, mais aussi un magazine de textes courts, *Civil*

Dominique Vitalyos

Lines, à la périodicité imprévisible, véritable pépinière de talents. Parmi ceux-ci, beaucoup ont gravi les échelons de la notoriété, d'autres publient un premier livre prometteur : Raj Kamal Jha, par exemple, qui avec *The Blue Bedsread* (à paraître chez Gallimard) a écrit un raga, une ode à la profondeur de l'expérience affective exprimée sans détours, ou Ruchir Joshi, dont le très attendu *The Last Jet-Engine Laugh* sort en Grande-Bretagne ce mois-ci.

Sur ce chantier, certains décapent l'histoire d'opacités entretenues en haut lieu. *Retour sur image*, de Mukul Kesavan (éd. Philippe Picquier), est un roman d'aventures pétri d'humour, au rythme rapide, littéraire dans son style, sa structure et ses références. Mais si l'auteur enjambe la brèche ouverte par le réalisme

fantastique dans la cohérence linéaire du temps et celle de la matière visible et retourne au passage le héros épique comme un gant, c'est pour servir un propos grave. En ramenant au jour ceux que les grands noms et les grands axes de l'histoire ont ignorés, Kesavan pose une question toujours brûlante : La Partition était-elle inévitable ?

Amitav Ghosh (*Les Feux du Bengale*, *Le Chromosome de Calcutta*, Seuil), excelle à exhumer de l'histoire coloniale un épisode confit dans l'exotisme ou

occulté, qu'il écrive la chronique de la visite à Marseille, en 1906, du roi du Cambodge et de son ballet royal (*Dancing in Cambodia, At Large in Burma*), ou fasse surgir de l'oubli, dans *The Glass Palace* (à paraître au Seuil), la cascade de bouleversements provoqués en Birmanie, en Malaisie, par l'administration britannique de l'Inde et la deuxième guerre mondiale. Le carrousel des personnages de ce livre est animé par une maîtrise des perspectives réfléchissantes propre aux meilleurs romans classiques.

Là où Kesavan et Ghosh s'attaquent au temps figé, Arundathi Roy creuse l'espace pétrifié. On s'est beaucoup interrogé sur la structure du *Dieu des petits riens*, sur son mépris du temps et du suspense, qui ne compromettent en rien une cohérence dense et légère. Les architectes du temple

d'Ellora, qui créèrent par excavation tout un sanctuaire, y auraient, eux, reconnu leur démarche.

D'ailleurs, le terme de « roman » occulte souvent la position des écrivains indiens quant à la forme et à l'emprunt. Allan Sealy a tenu à se prémunir de cet accaparement en sous-titrant *A Calendar* son dernier livre (*Everest Hotel*, éd. Philippe Picquier) et en déroulant son récit selon un cycle de saisons, sur le modèle du *Ritusamhara* de Kalidasa, qui appartient au patrimoine littéraire sanscrit de l'Inde.

Mahasweta Devi, dans toute son œuvre écrite en bengali, s'élève contre les iniquités sociales. Les nouvelles en tamoul, la vie et l'action d'Ambai (« La Truie », revue *Europe* de ce mois), sont autant de plaidoyers pour la lucidité et la justice sociale. U. R. Ananthamurthy (*Samskara, rites pour un homme mort*, L'Harmattan), expose les impasses d'une structure sociale hiérarchique figée et le danger des pétrifications idéologiques inverses.

DIX-HUIT LANGUES

Comme ces derniers, bon nombre d'écrivains majeurs s'expriment dans une des dix-huit langues constitutionnelles de l'Inde. Pour convaincre les éditeurs français de nous les faire découvrir eux aussi, il reste beaucoup de chemin à parcourir (d'autant que de bonnes traductions anglaises font souvent défaut). Les éditions Actes Sud ont donné le coup d'envoi en créant la collection « Lettres indiennes », avec deux premiers titres : *Un bonheur en lambeaux*, de Nirmal Verma, écrivain majeur de langue hindi, et *La Mère du 1084*, de Mahasweta Devi (bengali). La revue *Europe* d'avril, elle, nous ouvre accès à un vaste éventail de textes courts et de poèmes de toute l'Inde. Le vivier littéraire du siècle écoulé, de celui qui commence, attend son heure. Il faut accorder aux textes de Shivaram Karanth, Girish Karnad (kannada) G. Mohanty (oriya), Premchand (hindi), Ismat Chughtai, Qurattulain Hyder (ourdou), Kiran Nagarkar (marathi), O. V. Vijayan, Zacharia, Basheer (malayalam) la visibilité qu'ils méritent. De la diversité des cultures qui font l'identité et la richesse de l'Inde, on ne comprendra le génie et l'importance planétaire qu'à ce prix.

★ Dominique Vitalyos est traductrice



RAGHUBIR SINGH/ANA